

# Photographier pour se parler : regard ethnologique sur la vieillesse \*

par Séverine DESSAJAN \*\*

Cet article reprend une recherche menée dans deux maisons de retraite à Fécamp dans le cadre d'un atelier d'anthropologie visuelle intitulé : "La mémoire fécampoise comme lien intergénérationnel". L'outil photographique a été intégré à la démarche d'immersion de l'ethnologue. Outre sa fonction évidente d'enregistrement des événements partagés, la photographie a rempli sur ce terrain une autre fonction, celle de médiation entre l'ethnologue et les personnes rencontrées. Ce sont les deux types de bénéfices apportés par l'outil photographique que je souhaite mettre en avant ici : d'une part à travers la production d'images, de traces, d'enregistrement d'instant, aussi importants que les paroles recueillies et, d'autre part, par le fait que cet outil favorise indéniablement le lien entre les personnes rencontrées et l'ethnologue. Pour finir, je montrerai en quoi l'association paroles et images peut participer au changement de représentations sur la vieillesse et sur la vie en institution.

## **Au départ, une ethnographie en maison de retraite**

En 2008, j'ai mené une enquête auprès d'anciennes couturières de Fécamp, un travail de collecte de leur mémoire d'ouvrières de la confection. Après ce travail fort passionnant, qui associait déjà entretiens et photographies (photographies d'outils conservés dans les greniers, de modèles, des patrons, de leurs photos d'atelier etc.), nous avons été contactées, Anne Monjaret, directrice de recherche au CNRS, et moi-même, par l'association "Hôpital de Fécamp, d'hier et d'aujourd'hui" afin de réaliser un autre travail de mémoire. La tâche qui nous était confiée portait sur le transfert du Centre de Gérontologie Yvon Lamour de Maniquerville vers l'Hôpital Clinique du Pays des Hautes Falaises. Un de nos souhaits était de rencontrer quelques résidents, de les interroger sur leur espace de vie d'aujourd'hui et les lieux emblématiques de Fécamp ainsi que les objets, en tant que les traces de leur vie passée emportées avec eux en maison de retraite. Ces lieux et objets étaient autant d'éléments d'une histoire personnelle pour retracer des récits de vie. Les outils les plus adaptés à cette démarche étaient le dictaphone pour enregistrer les voix et paroles des résidents et l'appareil photo pour conserver une trace visuelle.

---

\* Journées d'échanges de novembre 2013.

\*\* Université Paris Descartes, Cerlis, Centre de Recherche sur les Liens Sociaux, CNRS ; 45, rue des Saints-Pères, 75006 Paris. severine-dessajan@parisdescartes.fr

Nous avons rencontré des personnes résidant dans deux maisons de retraite : la première, le Centre de gérontologie Yvon Lamour, très ancien, qui accueille 120 malades de long séjour (concernée par le déménagement dans le nouvel hôpital qui a eu lieu en 2010), et la seconde, la résidence médicalisée Bois-Martel, plus récente et donc mieux adaptée à l'accueil d'une soixantaine de personnes en moyen ou long séjour. La moyenne d'âge des résidents des deux maisons est de 87 ans. Chacune a son organisation propre, son règlement, ses rythmes, son aménagement. Les deux accueillent des personnes originaires de Fécamp et ses environs, la campagne ou les villes de Bolbec, le Havre...

### Traces matérielles

Pour recueillir les traces de leur passé et rencontrer le présent de ces personnes âgées, nous avons mis en place trois séances d'environ 1 h 30 à 2 h. Les séances dans les deux maisons se déroulaient dans les espaces communs et étaient suivies de discussions plutôt informelles dans les chambres des résidents qui en acceptaient le principe.



Fig. 1 : Séance collective à la résidence médicalisée à Bois-Martel.  
(Photographie de l'auteur)

Ces temps pouvaient paraître assez décousus, voire comme une “improvisation réglée” (Blanchet et Gotman, 1992), mais ils suivaient en réalité une trame d'entretien bien précise (axé sur la mémoire, les liens entre vie passée à l'extérieur et présent à l'intérieur), et une grille d'observation détaillée avec les prises de vue à réaliser (traces dans la chambre de leur passé à Fécamp, objets professionnels, souvenirs de famille...), les angles souhaités (face, profil, l'enquêté et son objet...). Lors des visites des chambres comme pendant les trajets qui menaient à ces espaces individuels, nous avons photographié ce qui était exposé dans les couloirs, la signalétique dans les escaliers, les inscriptions sur les portes puis les objets dans les chambres. Montrer le cadre de vie des rési-

dents donne à voir combien les équipes de ces institutions tentent de rendre le moins impersonnel possible des espaces communs qui le sont inévitablement, de les humaniser. Ainsi les couloirs portent des noms de rue, les portes ont un numéro ; la topographie de la ville a été reconstituée à l'échelle de la maison de retraite de Bois-Martel par exemple. Cette démarche participe au bien-être des résidents : "On ne peut pas être mieux ici, il ne faut pas en demander trop".

Les traces du passé ou du présent photographiées étaient prétexte à des commentaires du ou de la propriétaire des lieux. Le fait de photographier ces traces constitue des supports à la parole pour le résident, l'ethnologue manifeste un intérêt, une curiosité pour ces traces matérielles qui font le lien entre passé et présent, entre ancien-domicile et actuelle-chambre en maison de retraite, entre vie de famille pour la plupart et vie solitaire en collectif... Pour exemple, une anecdote : nous découvrons au hasard de l'entretien dans la chambre d'une femme deux boîtes de couture, une récente dans une ancienne boîte de biscuits, et une ancienne à tiroirs emplies de couches. Nous nous regardons et sourions de l'incongruité de la situation.

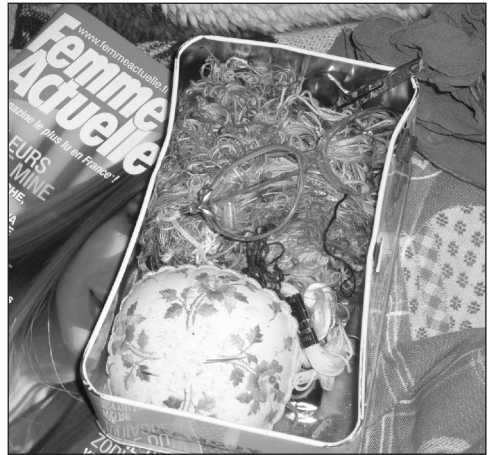


Fig. 2 : "Je brode encore un peu, en général je fais des petits napperons".  
(Photographie de l'auteur)

### Montrer la vieillesse

L'expérience en maison de retraite, auprès d'anciens, comme le rapport à la personne âgée, peut être délicat. L'ethnologue que je suis a ressenti une certaine appréhension, en pénétrant ce milieu fermé, de fin de vie pour certains. Mon costume professionnel est difficile à porter à cet instant-là, sans aller jusqu'à l'expérience du dégoût, comme l'écrit Christiane Vollaire : "L'expérience du dégoût est vécue quotidiennement par le personnel médical et soignant, et apparaît comme une constante dans le rapport sensoriel à la maladie et aux formes multiples de la dégradation des corps. Pourtant cette expérience est toujours tue, absente aussi bien des conversations au sein des équipes hospitalières que des discours qui contribuent à la formation médicale ou paramédicale. Le dégoût est bien l'objet d'un véritable tabou dont on pourrait penser qu'il permet d'atténuer le choc de l'émotion répulsive, mais qui contribue en réalité à le renforcer" (1). Cette expérience fait émerger des doutes, des angoisses qui resurgissent, liées à la propre histoire de chacun. Nous abordons là le rapport de chacun à la fin de vie. Et une photo semble assez bien le montrer celle de la dame dans son lit, les yeux fermés, visuel aussi parlant que celle avec les yeux ouverts. J'avais envie de montrer avec mon appareil photo la fragilité physique et morale des personnes rencontrées. En accompagnant ces photos des paroles de cette femme, mon souhait était de montrer une réalité et de partager du sensible.

L'intervenant extérieur, qui pénètre dans ces maisons de retraite, s'accommode de cette atmosphère parfois pesante, que ce soit par les bruits du lieu, bruits de chariots, les silences de personnes rencontrées, troublés par les marmonnements récurrents de leurs



Fig. 3 : *“C’est loin tout ça... c’est ma mémoire qui s’en va”*. (Photographie de l’auteur)

voisins de chambre, les toux émanant des chambres voisines, des fonds sonores de radio ou de télévision... bref un ensemble de bruits déroutants. L’ethnologue doit composer avec l’humain, l’état de la personne âgée interviewée, une maladie éventuelle, sa fatigue, sa difficulté à s’exprimer, ses paroles répétées, ses petites manies. Elle se doit d’être à son écoute, attentive à sa voix, à ses paroles comme à ses silences. Dans une interview relative à la mémoire, au passé, des moments d’introspection peuvent renvoyer à des moments douloureux. Prendre l’appareil photo et envisager une nouvelle prise de vue peut relancer l’entretien et ainsi être envisagé comme une diversion possible ou une réorientation de la discussion, sans marque d’indifférence et encore moins de mépris ou de dégoût. Il s’agit plus d’une interface supplémentaire entre l’interviewé et l’ethnologue. Confrontée à un temps suspendu, à un silence, je me rappelle avoir photographié un lit inoccupé qui faisait face au lit de la personne que j’interviewais : la personne relança sur sa voisine de chambre pour changer de sujet (ses enfants et la disparition de l’un d’eux).

Ces temps fragiles étaient d’une grande intensité, dont on ne sort pas indemne. Je n’avais jusque-là jamais été en lien professionnel avec des personnes âgées, mes seuls contacts avec cette classe d’âge étaient dans le cadre familial. Ces contacts renvoient l’ethnologue à son propre rapport à la vieillesse, au temps qui passe inéluctablement... et touche à la fibre sensible et intime de chacun. La circonspection du début a pu céder la place à de l’empathie, au fait d’être submergée par ces rencontres d’hommes et de femmes, et plus spécifiquement par ces femmes qui me renvoyaient à mes grand-mères. Un rapport s’est instauré avec certaines qui m’ont prise pour témoin, qui ont projeté un lien de petite-fille à grand-mère, qui s’est traduit parfois par un toucher de main. Et cette proximité est apparue sur les photographies, comme une douceur évidente que l’on sent à travers leur peau. La photographie a là aussi ajouté un intermédiaire entre elles et moi, créant un rapprochement et une distance nécessaire, me permettant d’avoir une posture qui ne laissait pas la place à un trop grand débordement d’émotions, parce qu’émotion il y avait. Ainsi la photographie comme outil m’a offert autant un engagement sur le terrain pour que le lien se crée qu’une distanciation nécessaire à tout travail scientifique.

L’usage de l’appareil photographique dans un tel contexte favorise deux types de positionnement : celui du photographe, celui de l’ethnologue. Pour autant, une des finalités communes est de créer du lien avec l’enquêté. Sylvain Maresca écrit que “pour les photographes ou les ethnologues, la rencontre est surtout décisive en ce sens qu’elle engage la suite de l’interaction et qu’elle conditionne la possibilité de réaliser ce que les uns et les autres sont venus faire, à savoir un reportage photographique ou une étude savante. Sur place chacun se trouve soumis à la nécessité d’établir la bonne distance, pour tout à la fois réussir à s’immerger dans la vie des autres, rester concentré sur son travail et s’absorber dans l’observation tout en affirmant son propre regard” (2). La démarche d’anthro-

pologie visuelle employée dans cette enquête a donc fait émerger deux éléments paradoxaux : être au plus près des personnes rencontrées, des personnes âgées, et en même temps réussir à conserver une certaine distance. L'appareil photo joue le mieux cette médiation possible.

### L'image comme médiation entre enquêté et ethnologue

Les images n'ont pas été utilisées uniquement dans le cours de l'entretien comme médiation entre l'enquêté et l'ethnologue, mais aussi comme trace de l'enquête puis d'illustration post-terrain lors du travail de valorisation.

En tant que réminiscence de la rencontre, chaque visuel rend vivants les détails d'une scène peu perceptible sur le moment, par les acteurs impliqués. Progressivement, l'image de l'ancien évolue vers celle du "sage". Les rapports personnalisés (grâce aux paroles et gestes) ont généré des liens de confiance, de confiance, marqués par une forme de douceur, les échanges devenaient synonymes de révélation, pour eux, pour moi. Ces rapports personnalisés fondés d'abord sur le mode de l'échange oral s'accompagnaient voire le plus souvent se finalisaient par des prises de vue. L'ethnologue se transformait en photographe. Ainsi, les images ont constitué l'expression subjective de l'ethnologue-

photographe, de par les choix d'angle, les points de vue choisis. Cette prise de conscience d'un vécu, d'un instantané, joue d'autant mieux son rôle lors de l'étape de l'analyse afin d'aider à se remémorer un moment. Christine Louveau de la Guigneraye et Jean Arlaud écrivent à ce propos : "Encore faut-il que la photo ethnographique ne soit pas un simple détail passif du réel, mais, dans la fulgurance du déclic inspiré, la cristallisation pertinente des caractéristiques d'une scène, d'un être ou d'un lieu. Ce document chargé de sens offrira à l'ethnologue la possibilité de dépasser ce qu'il a pu voir et regarder à l'œil nu, d'entrer dans une observation plus fine de la réalité qu'il étudie. Le regard pourra voyager à son aise sur la surface de la photographie et découvrir, dans la profondeur de son champ, des aspects du réel que la rapidité du mouvement de la vie lui avait tenus cachés" (3). Si l'on poursuit ce



Fig. 4 : "La mer me manque, on n'est pas à la mer ici, on est à l'hôpital". (Photographie de l'auteur)

raisonnement et en reprenant l'ouvrage d'Annie Ernaux et Marc Marie, "L'usage de la photo" (4), on constate que leur projet initial était d'utiliser la photographie comme souvenir de leur histoire d'amour parallèlement à la maladie de l'auteure, et puis, je la mentionne : "Comme une preuve matérielle de ce qui avait eu lieu là, de l'amour.

Ensuite, cette preuve est apparue insuffisante, c'est l'écriture seule qui donnerait un supplément de réalité". C'est donc la photographie avec l'écriture qui rendra un visuel "parlant" s'approchant au plus près de leur vérité. Ainsi ma démarche personnelle est d'utiliser la photographie associée aux paroles des personnes âgées afin de restituer un moment plus intense et plus profond de vérité. Ce moment de vérité ne suffit pas à l'ethnologue, car l'image ajoute un supplément d'âme à la parole, comme l'écrit Sylvaine Conord : "médiatrice dans les rapports vécus entre les sujets photographiés et l'anthropologue, utilisée comme support à l'entretien, elle donne souvent accès à une meilleure compréhension des réalités sociales observées. Mode de connaissance en anthropologie, le rôle de la photographie n'est pas de dire la vérité, mais plutôt d'élargir le champ de vision et de perception de l'anthropologue" (5).

### Changer des représentations

Au-delà de la restitution de l'enquête, dans le souhait de valoriser une telle expérience, il y a indéniablement la volonté de faire réfléchir, de partager son propos.

Dès lors, quand l'ethnologue trie ses photos, tente de les analyser, fait le lien avec les paroles des personnes rencontrées et ses propres notes, un étrange sentiment peut émerger, comme l'écrit Baptiste Brossard : "C'est surtout lorsque je recopiais mes notes manuscrites sur ordinateur qu'une situation de domination insupportable apparaissait sous mes yeux ; comme un photographe qui, développant ses négatifs, s'apercevrait qu'il n'a pas photographié ce qu'il imaginait avoir vu. Les interactions observées gagnaient considérablement en violence lors du passage à l'écrit" (6). Cet auteur parle des conceptions du "bien-vieillir", voire du "vieillissement réussi", qui éludent ainsi une question centrale : la valorisation de sa propre vieillesse ne dépend pas que d'une posture individuelle face à la vie, mais d'un positionnement face aux diverses possibilités de valorisation existantes socialement". Le concept de "bien vieillir" ne peut s'accompagner que d'un regard bienveillant de l'entourage, qui conditionne en quelque sorte l'estime de soi.



Fig. 6 : "*Quand j'entends des personnes qui se plaignent, je leur dis : c'est ça ou la rue ! Oui, on n'est pas chez soi, mais faut savoir accepter, celles qui acceptent pas, elles sont malheureuses*". (Photographie de l'auteur)

La démarche d'ethnologue donne à voir et aspire, à son niveau, à faire changer le regard. En effet, il y a encore quelques décennies, la vieillesse était considérée comme "une expérience privée qui ne se donne pas à voir". Au XIX<sup>ème</sup> siècle, voire au début du XX<sup>ème</sup> siècle, la place des personnes âgées dans les hospices ou mouroirs n'était certes pas enviable, les conditions de vie étaient exécrables. De nombreuses décisions politiques (7) ont tenté d'insuffler une dynamique de changement, de réhabilitation. Malgré la disparition des hospices qui a été programmée, dans les années 70, l'imaginaire associé aux lieux d'accueil de personnes âgées était toujours aussi déplorable, même si les mentalités ont tendance à évoluer mais lentement. Je reste persuadée que la photographie peut aider à

modifier le regard sur les conditions de vie des personnes âgées en institution, en montrant la réalité.

C'est sûr que si l'on reprend l'idée de dégoût de Christiane Vollaire, on se rend compte que ce partage du sensible désiré peut avoir un impact "brutal". Cette ancienne infirmière développe en effet le concept de "brutalité du point de vue photographique", qu'elle définit comme un "rapport sans médiation au corps de l'autre qui provoque le vertige nauséux de l'identification : le regard nous projette sur l'image dans le paradoxe d'une empathie sans intersubjectivité, dans une identification immédiate sans possibilité d'établir cette distance qui permet d'élaborer du lien. Mais, en outre, l'image est un artefact culturel, une production esthétique qui nous renvoie au cadrage, à la composition, à la régulation de la lumière, à la composition des couleurs. C'est-à-dire, à nouveau, à l'irruption intempestive du symbolique dans le rapport au réel, et à la déchirure qu'il y opère : le vertige du dégoût est précisément dans cette inadéquation, dans cet aller-retour houleux entre réel et symbolique, entre nature et culture, et dans l'impossibilité nauséuse d'y prendre pied" (8). Là où la méthode d'anthropologie visuelle rend moins brutal le point de vue photographique, c'est que chaque visuel, chaque point de vue est accompagné de paroles, de mots. Ce sont les deux outils qui donnent à partager du sensible, l'un ne va pas sans l'autre.

Pour conclure, le propos ici n'est pas de ne montrer que des corps malades, en dégénérescence, abîmés et proches d'une fin. L'ethnologue-photographe a comme finalité de montrer sans fard la vieillesse, mais surtout de l'accompagner de mots et de donner ainsi la parole aux anciens, perçus ici comme des sages, "à l'africaine". Nous n'étions certes pas sous un baobab, mais dans une maison de retraite fécampoise, à recueillir leurs histoires, leurs témoignages et à offrir des bribes, des éléments de la Grande Histoire. Ces rencontres nous ont tourné vers le passé mais surtout nous auront donné une leçon de vie.

#### NOTES

- (1) VOLLAIRE, p. 63.
- (2) MARESCA, p. 63.
- (3) LOUVEA et ARLAUD, p. 104.
- (4) ERNAUX et MARIE.
- (5) CONNORD, p. 21.
- (6) BROSSARD, p. 14.
- (7) La loi du 14 Juillet 1905 rend l'assistance obligatoire aux vieillards, aux indigents, aux infirmes, aux incurables. La loi du 5 avril 1910 met en place le premier système de retraite général et obligatoire, notamment pour les ouvriers et paysans.
- (8) VOLLAIRE, p. 92.

#### QUELQUES RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BROSSARD Baptiste - "Jouer sa crédibilité en consultation mémoire. Les personnes âgées face à l'évaluation cognitive", *Sociologie*, 2013/1 Vol. 4, 1-17.
- CONNORD Sylvaine - "Usages et fonctions de la photographie", *Ethnologie française* 2007/1, Tome XXXVII, 11-22.
- DESSAJAN Séverine - "L'ethnologue-photographe en maison de retraite", in Yannick MAREC et Daniel REGUER dir. *De l'Hospice au domicile collectif. La vieillesse et ses prises en charge de la fin du XVIIIème siècle à nos jours*, Mont-Saint-Aignan, 2013, Publications des universités de Rouen et du Havre, 562 p.
- ERNAUX Annie, MARIE Marc - *L'usage de la photo*, Paris, Gallimard, 2005, 150 p.
- HÉDOUIN Arnaud - "Observer la mort", *Ethnologie Française*, 2004/2, Tome XXXVII, 699-706.

## SÉVERINE DESSAJAN

- LOUVEAU DE LA GUIGNERAYE Christine et ARLAUD Jean - "De la photo au film : écritures numériques", *Ethnologie française*, 2007/1 Vol. 37, 101-106.
- MALLON Isabelle - "Des vieux en maison de retraite : savoir reconstruire un «chez-soi»", *Empan*, 2003/4, n° 52, p. 132.
- MARESCA Sylvain - "Photographes et ethnologues", *Ethnologie française* 2007/1, Tome XXXVII, 61-67.
- MONJARET Anne, DESSAJAN Séverine - *Fécamp, paroles d'anciens*, Fécamp, Hôpital de Fécamp, d'hier et d'aujourd'hui, 2009, 48 p.
- VOLLAIRE Christiane - "Le tabou du dégoût, L'anesthésie du soignant", *Ethnologie française*, 2011/1 Vol. 41, 89-97.

### RÉSUMÉ

*Cette intervention reprend une recherche menée dans deux maisons de retraite à Fécamp dans le cadre d'un atelier d'anthropologie visuelle qui portait sur "La mémoire fécampoise comme lien intergénérationnel". L'outil photographique a été intégré à la démarche d'immersion de l'ethnologue. Outre sa fonction évidente d'enregistrement des événements partagés, la photographie a rempli sur ce terrain une autre fonction, celle de médiation entre l'ethnologue et les personnes rencontrées. Ce sont les deux types de bénéfices apportés par l'outil photographique dans cette enquête que je vais tenter de développer ici : d'une part dans la production d'images, de traces, d'enregistrement d'instant, aussi importants que les paroles et, d'autre part, dans le fait que cet outil favorise indéniablement un lien entre personnes rencontrées et ethnologues. Pour finir, je montrerai en quoi l'association paroles et images peut participer au changement de représentations sur la vieillesse et sur la vie en institution.*

### SUMMARY

*This communication resumes a research led in two retirement homes to Fécamp within the framework of a Workshop of visual anthropology which carried "The "fécampoise" memory as intergenerational link". The photographic tool was integrated into the approach of immersion of the ethnologist. Besides its obvious function of recording of the shared events, the photography filled on this ground another function, that of the mediation between the ethnologist and the met persons. It is both types of profits brought by the photographic tool in this survey which I am going to try to develop here : on one hand in the production of images, tracks, recording of moments, so important as the words and, on the other hand, in the fact that this tool favors unmistakably a link between met persons and ethnologists.*